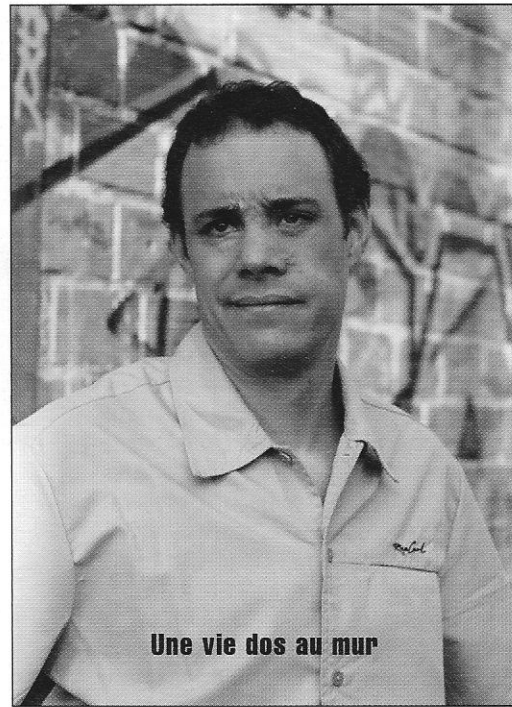


Axel Dallenbach, fils d'Alain

L'enfance dorée qu'Axel Dallenbach (né en 1976) passe avec son turbulent frère jumeau Aymeric et leur maman en Suisse bascule en 1985, le jour où il se blesse durant une compétition de ski. En quelques séances de rééducation, il découvre la natation et devient, aux côtés de son frangin, le meilleur nageur du groupe. Se révèle alors un talent brut qui aime la compétition bien plus que l'école. Agé de 9 ans à peine, le garçon tient visiblement du père, Alain Dallenbach. Ancien coureur cycliste de niveau modeste, le Franco-suisse s'était rapidement tourné vers le triathlon, discipline naissante, où il était parvenu à se faire un nom. Cette année-là, Alain Dallenbach remportait d'ailleurs l'épreuve d'Embrun. Et, bien sûr, l'image de ce jeune père, pionnier de l'extrême et présent seulement par intermittence suscite la fascination des gamins. Vers l'âge de 12 ans, Axel décide donc de partir à l'Île de la Réunion où son père s'est établi auprès de sa deuxième épouse, Chantal. Axel voulait réussir dans le sport. Il comptait sur Alain pour l'aider en lui "serrant la vis" selon ses propres mots. Il sera servi! Peu après avoir intégré l'équipe UNSS de triathlon, il décroche une sélection pour les Championnats de France où il épate la galerie: "J'étais le meilleur dans toutes les disciplines!", se souvient-il. Mais ce premier sacre marque le commencement d'une vie de fou. Le père délaisse alors sa propre carrière sportive pour se mettre au service du fils prodige. Entend-il accomplir à travers lui ce qu'il n'a pas réussi tout seul? Veut-il lui offrir l'encadrement dont il a lui-même été privé au cours d'une enfance passée entre une mère décrite comme excentrique et un père riche mais absent qui aurait fini par se ruiner avant de se suicider. Alain mise tout sur Axel et, grâce à un bagout naturel et à une très bonne connaissance du milieu sportif, lui dégotte rapidement les premiers contrats de sponsoring: Coca Cola, Citroën et bientôt Air France... Excusez du peu! Très vite, la pression monte. L'attention médiatique aussi. Les superlatifs pleuvent. Mais à quel prix? "A la maison, c'était un camp militaire", se souvient Axel que rejoindra bientôt son frère Aymeric. Des amis de la famille hésitent entre l'admiration pour ce père entièrement dévoué à la réussite sportive des jumeaux et la compassion lorsque ceux-ci doivent encaisser jusqu'à 32 heures d'en-

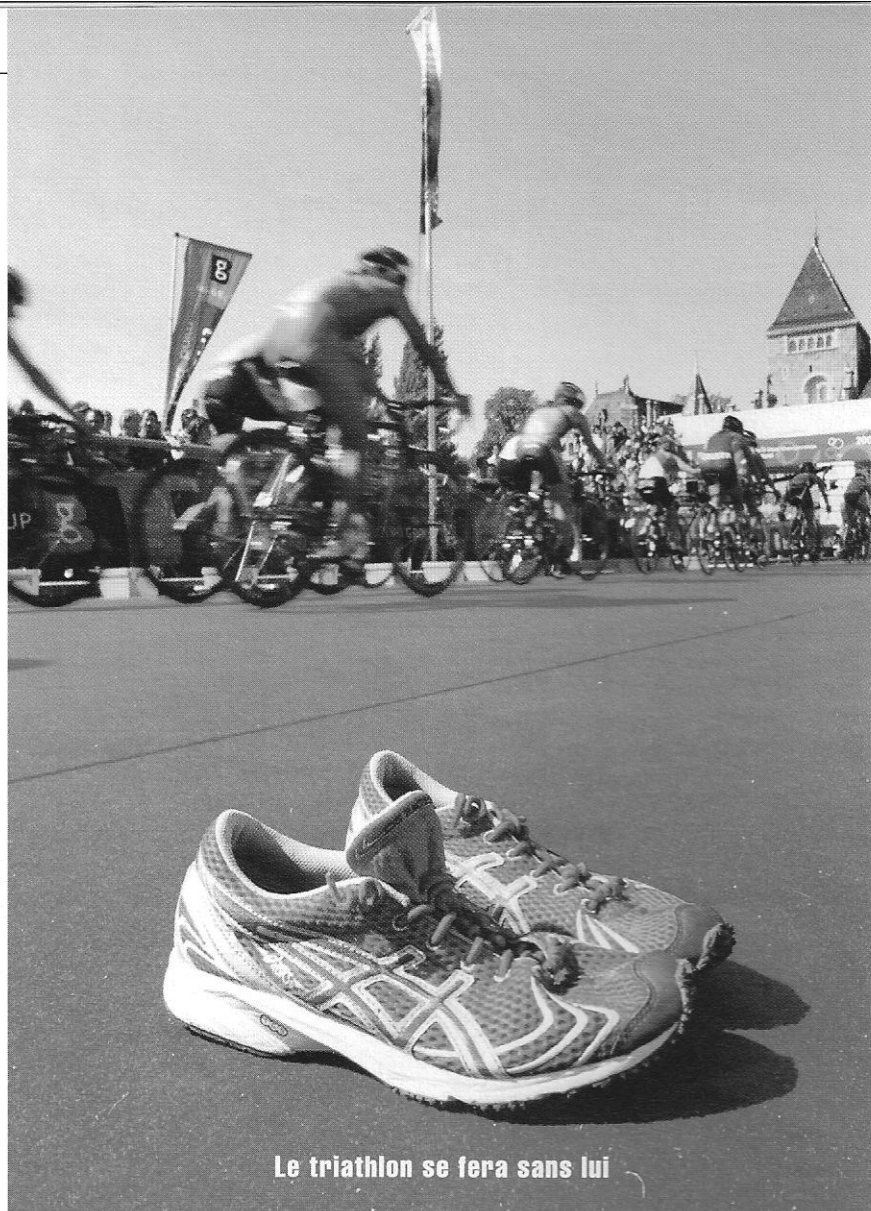
traînement hebdomadaire. Mais Axel ne se plaint pas. Il aime le sport. Et il aime faire plaisir à papa. Il accepte sans broncher un programme démentiel qui le verra enchaîner des stages et des compétitions d'athlétisme, de natation, de cyclisme pour se frotter aux meilleurs de chaque discipline. "C'était mon métier. Je bossais. Je faisais tout ce que mon père m'imposait", explique-t-il aujourd'hui. "Au regard de ce régime, les stages de la fédération, c'était presque des vacances pour moi." Ce travail acharné porte ses fruits. Axel décroche le titre de champion de France juniors alors qu'il n'est encore que cadet et s'impose même aux championnats des jeunes Australiens en 1993 lors d'une tournée de repérage sur le futur site des Jeux olympiques à Sydney. Sportivement, tout lui réussit. Sur le plan affectif, en revanche, c'est plus compliqué. "Par moments, il a fallu me séparer des juniors pour qu'ils arrêtent de me flinguer en permanence", confesse Axel. Mais au contraire de son frère Aymeric, il tient bon, ce qui lui confère un statut de "demi-dieu" aux yeux de son père. Un air de rivalité nouvelle s'installe entre les deux frères autrefois inséparables. Dans la famille, l'ambiance devient de plus en plus lourde. En l'occurrence, Alain ne supporte pas que ses consignes ne soient pas respectées à la lettre et à la seconde près. "Un jour, je suis revenu après 1 heure et 27 minutes d'une séance programmée sur 1 heure trente. Mon père était si furieux qu'il a pris un bâton et m'a pété la cheville." Axel attendra deux jours avant d'oser appeler une amie pour le conduire à l'hôpital. Après un meeting de natation où Axel échoue à passer sous la barre fixée à 17 minutes sur 1500 mètres, le gamin se souvient avoir dû faire à pied les 20 kilomètres qui le séparent de la maison. Paradoxalement, le sport devient un refuge. "J'étais bien sur mon vélo! Cela me permettait de fuir la maison, le quotidien, les altercations." Ce faisant, Axel obéit toujours aux ordres de ce père irascible que Jean-Jacques Voisin, l'ami de toujours, décrit comme "cyclothymique et imprévisible". Pourtant, rares sont ceux



Une vie dos au mur

qui osent s'interposer dans cette relation. Axel se souvient d'un triathlon à la Réunion où il chute pour la troisième fois à vélo, trop pressé de rattraper le temps perdu. Echarpé de partout, il n'a pas le temps de remonter sur sa bécane que son père est déjà à ses côtés. "Il hurle et me met quelques claques pour me faire repartir. Un autre athlète passe par là et s'arrête pour me défendre." Axel est impressionné, mais sa trouille l'emporte: "J'en ai profité pour remonter sur mon vélo et filer à l'anglaise." Sa vie devient un cauchemar. Trois jours après s'être cassé la clavicule en VTT, il reprend les séances de natation avec une broche vissée sur l'os, quelques agrafes et une solide couche de spray plastifiant sur sa blessure. Un souvenir dont il se passerait bien: "Je hurlais de mal. Mais je le faisais quand même. Puis, la douleur est devenue insupportable, j'ai voulu sortir de l'eau. Mais mon père m'a tapé sur les clavicules pour m'en empêcher. J'ai perdu connaissance et c'est mon frère qui m'a sorti de l'eau. Mon père croyait que je simulais." Avec le recul, Axel décrit sa vie comme une imposture. Il était à la fois piégé par la soumission totale au père et habité par un sentiment de toute-puissance lié à son statut de champion. "A la Réunion, j'avais la grosse tête. Je ne passais plus les portes. Et quand quelqu'un disait du mal de moi, j'étais presque fier.

Je considérais ça comme une preuve supplémentaire de ma réussite." En public, Axel jouait la star. Dans l'intimité, c'était la prison. Son père ne le quittait pas d'une semelle. Pas de rigolades, pas de sorties. Quand Axel veut fêter son titre de champion d'Europe cadets en duathlon, le père y coupe court: "Il a balancé ma médaille par la fenêtre de l'hôtel." Plus d'école non plus, jugée incompatible avec la vie d'un futur champion. "A la rentrée, je suis resté comme un con devant la grille du collège. J'ai demandé au proviseur pourquoi je n'avais pas été appelé. Il me dit que mon nom ne figurait plus sur les listes. Mon père m'avait, de fait, déscolarisé." Commence alors une période de rébellion. Axel refuse la mainmise paternelle qui englobe tout, y compris l'argent et l'équipement. "Il les considérait comme siens, puisque c'était lui qui était allé les chercher auprès des sponsors." La fédération le prend alors sous son aile et lui octroie une place au CREPS de Boulouris puis à Montpellier pour calmer le jeu et ne pas gâcher un aussi pur talent. Claude Meyer et Grégoire Millet deviennent ses entraîneurs. Mais cela ne plaît évidemment pas au père dont les méthodes éducatives surprennent autant qu'elles choquent. "Il nous mettait au volant à 16 ans", se souvient Axel. "Pendant qu'on conduisait à tombeau ouvert, il dormait sur le siège passager." Quelques mois plus tard, il récupère son fils auquel il prédit les choses en grand. En 1993, il décide d'en faire un cycliste professionnel dans l'équipe italienne Gewiss-Ballan dont le suivi est assuré par le tristement célèbre Michele Ferrari, l'homme qui considérait que l'ÉPO n'était pas plus dangereuse que le jus d'orange. Aujourd'hui, Axel assure pourtant que "Michele ne voulait pas toucher aux enfants." Mais d'autres s'en chargeront. "Après six mois dans le vélo, je ne me reconnaissais plus. Je montais des cols à 30 km/h en écrivant des poèmes. En quelques mois, mes cuisses avaient tellement gonflé que je me suis dit, les copains ne vont jamais me croire." Son malaise grandit au contact des anciennes gloires du cyclisme italien. "Quand tu vois ce qu'ils deviennent: c'est pathétique! Francesco Moser à cette époque me donnait l'impression de perdre l'orientation au point que j'ai cru devoir m'inquiéter pour lui, comme on s'inquiéterait pour un grand-père. C'est génial d'avoir une super bagnole! Mais à quoi ça sert si tu ne la retrouves plus à la sortie du supermarché?" Mineur devant la loi, on lui attribuait parfois le rôle de porteur de valises pharmaceutiques, confesse-t-il. Le jeune



Le triathlon se fera sans lui

coureur déprime gravement. "Je ne voulais pas finir comme eux." Sur une épreuve qu'il survole, il prend peur d'être soupçonné de dopage et lève le pied avant la ligne d'arrivée. "Mon cardiofréquence-mètre m'a trahi." Cela lui vaut d'encourir une énième colère paternelle. Finalement, c'est Michele Ferrari qui l'aide à se sortir d'affaire. "Il était là quand il fallait, comme un père. Un vrai! Je lui ai dit que je voulais arrêter le sport. Que je ne pouvais plus me regarder dans un miroir. Que je voulais rejoindre ma mère et mon frère. Il m'a donné un chèque et j'ai tout abandonné pour prendre le train et rentrer en Suisse." Débarqué chez sa mère, il retrouve un peu de quiétude après ses années folles. "Pour elle, le sport n'était pas un métier. Je crois qu'elle aurait préféré un fils qui fume un pétard dans un bar qu'un mec qui se charge à vélo." Pendant un an, il met donc le sport entre parenthèses. Puis il retrouve confiance au contact d'athlètes qu'il admire: Simon Lessing, Marie-José Percec, des gens au talent "bionique". "Je me suis

dit qu'on pouvait donc faire du sport sans tricher." Il veut retrouver aussi ce statut privilégié de champion et cette reconnaissance sociale qui lui manque si cruellement. Axel, que ses copains traitaient parfois de réincarnation de Narcisse, n'a quasiment jamais rien connu d'autre. Il reprend l'entraînement tout en reconnaissant rétrospectivement que, livré à lui-même, il n'arrive pas à grand-chose. Il manque d'autonomie, de sens des responsabilités. Et pour cause! Depuis des années, il n'agissait pour ainsi dire que sous la contrainte. Axel repart donc de zéro avec l'aide des "fédéraux" Claude Meyer, Patrick Dréano et Grégoire Millet. "Il fallait qu'on m'encadre", explique-t-il. Philippe Gros l'accueille au club de Poissy. Mais il le prévient d'entrée de jeu: "Les pratiques anciennes, c'est fini. Ici, tu suivras l'éthique du club. Si je vois traîner ton père dans les parages..." Axel ne demande pas mieux. Il renoue rapidement avec le succès. Malgré tous ses déboires, il a conservé de l'avance sur ses pairs. Pendant les vacances scolaires, la fédé de

triathlon s'organise pour lui trouver l'équipement et lui prête un appartement à Esterel. Pour stabiliser sa situation matérielle, on lui offre une place de militaire au Bataillon de Joinville en 1996 d'où il sera détaché à Montpellier. *"Au CREPS de Montpellier, j'avais trouvé une structure et une cohésion de groupe qui me faisaient beaucoup de bien. J'ai énormément apprécié de ne plus m'entraîner seul!"* Il a 20 ans. Sa première saison en senior se profile à l'horizon, il est heureux et impatient à la fois. Pour la première fois de sa vie, il se sent maître de son destin, aussi sérieux à l'entraînement qu'il est indiscipliné au dehors. Mais il manœuvre toujours avec charme pour se faire pardonner ses incartades. Et cela marche. Jusqu'à ce jour tragique où il s'encastre dans une voiture avec sa moto. Il sombre pour une semaine dans le coma et à son réveil -horreur!- il se découvre défiguré, le corps en miettes. Il subira une trentaine d'opérations dont vingt au visage. Pendant de longs mois, un fil de fer lui retient la mâchoire, il mange à la paille, ne peut ni parler ni écrire. Il supporte la douleur, mais l'immobilité le rend à moitié fou. *"Chaque fois que l'on m'enlevait un truc, j'avais l'impression de revivre. Le plus dur, ce fut de m'apercevoir que je ne progressais plus."* Il lui faut alors apprendre à affronter le regard des autres. *"Avant j'adorais que les yeux se tournent vers moi. Mais lorsqu'on a une plaie purulente à la place du nez et qu'on te fixe parce que tu ressembles à un monstre, cela ne fait plus le même effet!"* Il se remémore les séances de kiné à articuler chaque lettre devant une glace. *"Un jour, j'ai donné un coup de tête dedans tellement j'en pouvais plus. J'étais plus calme après de me découvrir le visage en sang."* Plusieurs mois après l'accident, il conserve de nombreuses séquelles. Ses genoux sont bloqués, la colonne vertébrale de guingois, le bassin désaxé, un bras ballant. Son père décide alors de le sortir des mains de médecins métropolitains qu'il considère trop peu efficaces, et le ramène à la Réunion. Axel y entame une révalidation réputée excellente et qui avait produit des miracles sur sa belle-mère Chantal. Un an après son accident, il se remet même à nager avec un masque pour protéger son nez qui doit retrouver forme humaine après implantation d'un petit bout de corail. Pour se faire plaisir, il participe au triathlon de la Réunion. Il ne nage pas trop mal avec son masque. Mais il s'effondre à vélo. *"Cela a donné des idées à mon père. Il m'a dit: tu te remets au triathlon."* Axel refuse. Il ne veut plus rentrer dans le système. S'ensuit une violente dispute qui

se termine par une garde à vue. Alain et Chantal Dallenbach portent plainte pour violation de domicile et Axel se retrouve dans la rue. Une fois de plus, sa mère le sort de là. Mais en descendant de l'avion, une nouvelle déposition pour vols divers à l'encontre des deux frères l'attend. Sans argent, sans défense, Axel fait appel à Jean-Jacques Voisin qu'il connaît depuis tout petit. Ce nouveau père de substitution (*"mon parrain"*) paye ses honoraires d'avocat, lui offre un job au sein de son entreprise et le soutient pendant ses deux années de procédure. *"J'ai trouvé insoutenable la façon dont il s'est comporté avec ses fils!"*, explique Jean-Jacques Voisin. *"Certains parents vivent difficilement l'émancipation de leurs enfants, mais pour Alain, c'était tout simplement insupportable. Le summum du ridicule, c'était la dénonciation de ses fils pour avoir conduit sans permis."* Finalement, Axel sort du procès, traumatisé mais blanchi. Une nouvelle vie commence. Un nouveau deuil aussi. *"Je pleurais devant l'écran quand j'ai vu les JO de Sydney. C'était un des moments les plus insupportables de mon existence."* Pour meubler son temps libre, il se remet au sport: VTT, natation. Son amie, avec qui il vit en région parisienne, le soutient dans les moments difficiles, les crises qui le font vomir, les nausées face à des odeurs trop fortes. Il lui arrive de perdre connaissance, subitement. Pour l'année de ses 30 ans, il a pris congé de la maison d'édition où il travaillait, pour se consacrer à nouveau au triathlon, avec le petit club breton dans lequel évoluait son frère, devenu à son tour, père de jumeaux.

Il a envie de retrouver ses sensations en compétition et rêve de retourner en Suisse où les conditions d'entraînement sont bien meilleures qu'en Ile de France. *"Il faut que je tente le coup, ne serait-ce que pour mesurer le gouffre qui me sépare des meilleurs. Tout le monde me dit que c'est impossible, mais c'est mon défi."* Bien sûr, l'ambition n'est plus la même. Le discours non plus. *"D'une certaine façon, l'accident m'a sauvé la vie. Avant, j'étais un petit con imbu de sa personne. Aujourd'hui, ma seule hantise, ce serait de ressembler à mon père."* Alain Dallenbach, lui, vient de fêter ses 50 ans et poursuit, en famille, sa carrière de préparateur, coach et manager. Après 13 titres de championne de France, Chantal Dallenbach a pris récemment sa retraite. Elle passe le flambeau à leur fille Anaïs et surtout à Alexandre, le troisième fils Dallenbach, né en 1991. Champion de France minimes en 2005, le garçon au sourire ravageur vient de décrocher le titre en duathlon. Comme sa scolarité passe par le CNED (Centre national d'enseignement à distance), il a les coudées franches pour une vie dessinée entièrement autour du sport. A la question *"emploi"* sur un forum, il répond: *"Triathlète 300%"*. A la rubrique loisirs: *"triathlon"*. Son blog atteste aussi d'un amour inconditionnel pour le père, *"mon-papa-rien-qu'à-moi" qui est tout pour moi! Mon père, mon entraîneur, mon kiné, mon confident."* Il termine par une profession de foi où l'on devine l'inspiration: *"Qu'importe l'histoire, pourvu qu'elle mène à la gloire."* **Michaela Findeis**

